

www.e-rara.ch

Les Incas, ou, La destruction de l'empire du Pérou

Marmontel, Jean François

Neuchatel, 1777

Zentralbibliothek Zürich

Shelf Mark: 25.597

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-57738>

Chapitre X.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

C H A P I T R E X.

P OUR succéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des caciques tomba sur le jeune Guatimozin, son neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas ! il se montra bien digne de ce choix ; mais le sort trahit son courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Castillans (*) sa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires : telle étoit l'ardeur de nos peuples à voler au-devant du joug.

L'épouvante se répandit dans toutes les villes voisines. Les unes se rangèrent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui ; d'autres se trouverent désertes ; & leurs habitans éperdus, ou se sauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

(*) Il avoit reçu d'Espagne de nouveaux secours.

Dans

Dans peu , sur le lac du Mexique , nous vîmes lancer une flotte (*) semblable à celle qui sur nos bords avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'assaillir de toutes parts ; brisés , engloutis par le choc de ces barques énormes , ils faisoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune roi firent des efforts inouis pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient sur nos frêles canots. Son ardeur , son intelligence se signalèrent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux , dans les dangers , par-tout & sans cesse présent , il étoit l'ame de son peuple. Le feu de son courage enflammoit tous les cœurs. Les obstacles qu'il opposa aux approches des Castillans , lassèrent enfin leur constance. Effrayés des travaux & des périls d'un long siège , ils nous proposèrent la paix. Tout le peuple la demandoit : le roi y consentoit lui-

(*) Composée de treize brigantins.

même ; la famine qui nous pressoit , y dispoſoit tous les eſprits ; les prêtres , au nom de leurs dieux , furent les ſeuls qui s'y oppoſerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume ; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord conſternés , une apparence de ſuccès les rendit auſſi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle , nous reſuſâmes la paix. Crédulité fatale ! un Dieu plus fort que tous nos dieux , démentit leur vaine promeſſe. Il fit deſcendre des montagnes les peuples les plus indomptés (*) ; il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile ; & Cortès n'eut pas plutôt vu groſſir ſon camp de leurs fiers bataillons , qu'il réſolut de nous livrer l'aſſaut.

Le paſſage ſur les trois digues fut ouvert , malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra juſques dans nos murs , s'y établit parmi des ruines. Il s'avança , précédé du carnage

(*) Les Otomies.

que faisoient devant lui ses foudroyantes armes ; & , par trois routes opposées , parvenu enfin jusqu'au centre de cette ville , où , depuis trois jours , régnoient l'épouvante & la mort. . . .

A ces mots il s'interrompit par un frémissement de rage. " O souvenir affreux ! „ s'écria-t-il ; & ses yeux sembloient indignés de voir encore la lumière.

L'inca tâchoit de le calmer. Ah , reprit le malheureux prince , tu vas juger toi-même si ma douleur est juste ! Je combattois près de mon roi ; j'avois quitté le palais de mes peres ; & dans ce palais assiégé , j'avois abandonné ma sœur , une sœur adorée , à qui moi-même j'étois plus cher que la lumière du jour. Pour sa garde & pour sa défense , j'avois laissé , à la tête de quelques Indiens , le brave Télasco , le fidele ami de mon cœur , celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé , à qui ma sœur étoit promise. Ce digne ami se défendoit avec tout le courage de l'amour & du désespoir ; il l'inspiroit à ses soldats ; chacun d'eux sembloit , comme

même ; la famine qui nous pressoit , y dispoſoit tous les eſprits ; les prêtres , au nom de leurs dieux , furent les ſeuls qui s'y oppoſerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume ; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord conſternés , une apparence de ſuccès les rendit auſſi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle , nous reſuſâmes la paix. Crédulité fatale ! un Dieu plus fort que tous nos dieux , démentit leur vaine promeſſe. Il fit deſcendre des montagnes les peuples les plus indomptés (*) ; il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile ; & Cortès n'eut pas plutôt vu groſſir ſon camp de leurs fiers bataillons , qu'il réſolut de nous livrer l'afſaut.

Le paſſage ſur les trois digues fut ouvert , malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra juſques dans nos murs , s'y établit parmi des ruines. Il s'avança , précédé du carnage

(*) Les Otomies.

que faisoient devant lui ses foudroyantes armes ; & , par trois routes opposées , parvenu enfin jusqu'au centre de cette ville , où , depuis trois jours , régnoient l'épouvante & la mort. . . . A ces mots il s'interrompit par un frémissement de rage. " O souvenir affreux ! „ s'écria-t-il ; & ses yeux sembloient indignés de voir encore la lumière.

L'inca tâchoit de le calmer. Ah , reprit le malheureux prince , tu vas juger toi-même si ma douleur est juste ! Je combattois près de mon roi ; j'avois quitté le palais de mes peres ; & dans ce palais assiégé , j'avois abandonné ma sœur , une sœur adorée , à qui moi-même j'étois plus cher que la lumière du jour. Pour sa garde & pour sa défense , j'avois laissé , à la tête de quelques Indiens , le brave Télasco , le fidele ami de mon cœur , celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé , à qui ma sœur étoit promise. Ce digne ami se défendoit avec tout le courage de l'amour & du désespoir ; il l'inspiroit à ses soldats ; chacun d'eux sembloit , comme

lui , protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoît en vain ; le vestibule du palais étoit inondé de sang ; la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voisins , que l'ennemi avoit embrasés , l'incendie atteint celui-ci. Les assiégés y sont enveloppés d'un tourbillon de fumée ; la flamme perce à travers ce nuage ; elle s'attache aux lambris de cedre , & s'y répand à flots pressés.

Le péril de ma sœur occupe seul mon ami ; il la cherche au milieu de l'embrasement ; & dans ce palais solitaire , dont ses soldats , de tous côtés , défendent l'enceinte , il appelle , avec des cris perçans , sa chere Amazili. Il la trouve éperdue , courant échevelée , & le cherchant pour l'embrasser avant de périr dans les feux. “ O chere moitié
 „ de mon ame ! lui dit-il , en la saisissant , & en la serrant dans ses bras ,
 „ il faut mourir , ou être esclaves.
 „ Choisis : nous n'avons qu'un instant. — Il faut mourir , lui répondit
 „ ma sœur. „ Aussi-tôt il tire une fleche de son carquois , pour se percer le

cœur. " Arrête ! lui dit-elle , arrête !
 „ commence par moi : je me défie
 „ de ma main , & je veux mourir de
 „ la tienne. „

A ces mots , tombant dans ses bras ,
 & approchant sa bouche de celle de son
 amant , pour y laisser le dernier sou-
 pir , elle lui découvre son sein. Ah ,
 quel mortel , dans ce moment , n'eût
 pas manqué de courage ! Mon ami
 tremblant la regarde , & rencontre des
 yeux dont la langueur eût désarmé le
 dieu du mal. Il détourne les siens , & re-
 leve le bras sur elle ; son bras tremblant
 retombe sans frapper. Trois fois son
 amante l'implore , & trois fois sa main
 se refuse à percer ce cœur dont il est
 adoré. Ce combat lui donne le tems de
 changer de résolution. " Non , non , dit-
 „ il , je ne puis achever. — Et ne vois-
 „ tu pas , lui dit-elle , les flammes qui
 „ nous environnent , & devant nous
 „ l'esclavage & la honte , si nous ne
 „ savons pas mourir ? — Je vois aussi ,
 „ dit-il , la liberté , la gloire , si nous
 „ pouvons nous échapper. „ Alors ap-
 pellant ses soldats : " Amis , leur dit-il ,

„ suivez-moi; je vais vous ouvrir
 „ un passage. „ Il fait environner ma
 leur, commande que les portes du pa-
 lais soient ouvertes, & s'élance à tra-
 vers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat, en
 frémissait lui-même. Un énorme ro-
 cher, qui se détache & roule du haut
 des monts au sein des mers, chasse les
 vagues mugissantes, & s'ouvre à grand
 bruit un abyme à travers les flots cour-
 roucés. Tel, en sortant du palais de
 mon pere, se présenta le formidable
 Télasco. Les flots d'ennemis qu'il avoit
 écartés, en retombant sur lui, alloient
 l'accabler sous le nombre. Il les repousse
 encore; une lourde massue, qu'il fait
 voler autour de lui, brise les lances &
 les glaives, & comme un tourbillon
 rapide, renverse tout ce qu'elle atteint.
 Au milieu d'un rempart de morts, mon
 ami couvert de blessures, & le corps
 sillonné de ruisseaux de sang, se défend
 & combat jusqu'à l'épuisement du peu
 de forces qui lui restent. Enfin ses bras
 laissent tomber la massue & le bouclier;
 bientôt il chancelle, il succombe.....

Il respiroit encore. Il fut pris vivant ; & ma sœur suivit le sort de mon ami. Est-il mort ? a-t-elle eu la force & le malheur de lui survivre ? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être, ô ciel ! dans ce moment, il gémit sous les coups d'un maître inflexible. Ma sœur peut-être. . . . Ah ! loin de moi cette épouvantable pensée : elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'inca, qui lui voyoit étouffer ses soupirs & dévorer ses larmes, le pressoit d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le cacique, achevons : puisque j'ai pu survivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le roi n'avoit plus pour asyle que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensevelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour, & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac : & pour favori-

fer sa fuite , nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné ! Tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver : il fut pris. C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer , sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un passage ; il s'écrie : O Guatimozin ! ô le plus magnanime, ô le meilleur des rois ! Un brasier , des charbons ardents ! . . . C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. " O barbarie atroce ! „ s'écrie à ce récit l'inca , saisi d'horreur. Attends , dit le cacique , attends ; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétoit jusqu'à la moëlle des os, Cortès , d'un œil tranquille , observoit les progrès de la douleur ; & il disoit au roi : " Si tu es las de souffrir , déclare „ où tu as caché tes trésors. „ Soit qu'il n'eût rien caché , soit qu'il trouvât honteux de céder à la violence , le héros du Mexique honora sa patrie par sa constance dans les tourmens. Il

attache un œil indigné sur le tyran , & il lui dit : “ Homme féroce & sanguinaire , connois-tu pour moi de supplice égal à celui de te voir ? „ Il ne lui échappa ni plainte , ni priere , ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier étoit aussi un fidele ami de ce prince. Cet ami , plus foible , avoit peine à résister à la douleur ; & prêt à succomber , il tournoit vers son maître des regards plaintifs & touchans. “ Et moi , lui dit Guatimozin , suis-je „ sur un lit de roses ? „ Ces paroles étoufferent le soupir au fond de son cœur (b).

Tu frémis , inca ; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger , il faut les voir au sein de la paix , au milieu des peuples qu'ils ont défarmés , dont les uns vont au-devant d'eux avec une joie ingénue , & les autres d'un air timide & suppliant ; qui leur présentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux ; qui s'empressent à les servir , à les lo-

ger dans leurs cabanes ; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes ; qui courbent le dos sans se plaindre sous le faix dont ils les accablent , sous les coups dont ils les meurtrissent ; qui se laissent flétrir , avec un fer brûlant , des marques de la servitude : c'est là que s'est montrée la cruauté des Castillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'esclavage , n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci , épouvantés par le supplice de leur roi , par le saccage de leur ville & de leurs campagnes , ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs ; ils opposoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres ; leurs caresses , leurs larmes , l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédoient , une obéissance muette , une aveugle soumission , le dernier & le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme , celui de sa liberté , rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs

esclaves surchargés , dans une longue & pénible route , osent gémir sous le fardeau , un châtiment soudain leur impose silence ; & s'ils succombent sous l'excès du travail & de la misère , un bras impitoyable achève de leur arracher le dernier soupir. " Cruels ! disent
 „ ces innocens , que vous avons-nous
 „ fait ? Notre vie n'est employée qu'à
 „ vous servir ; pourquoi nous l'arra-
 „ cher ? Epargnez du moins nos en-
 „ fans & nos femmes. „ Les monstres
 font sourds à ces plaintes. *De l'or , de l'or* , c'est leur cri de rage : on ne peut les en assouvir. Un peuple en vain se hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeste. Ce n'est jamais assez ; & tandis qu'à genoux , les mains au ciel , les yeux en larmes , il proteste qu'il n'en a plus , on l'enchaîne , on le livre à d'horribles tourmens , pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des supplices inouis. Ingénieuse à compliquer & à prolonger les douleurs , elle donne à la

mort mille formes horribles , que la mort ne connoissoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'est sa froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers , où la flamme dévore une famille entière , au milieu d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les femmes enceintes , sur les foibles vieillards , sur les enfans à la mamelle , au pied des échafauds où un feu lent consume le fils & la mere , déchirés avant de mourir ; on les voit , ces hommes féroces , on les voit , rians & moqueurs , se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca , ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux , sans mourir de douleur , ajouta le cacique , en versant des ruisseaux de larmes , & d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffoient : si nous supportons nos malheurs , si nous vivons , si nous fuyons notre déplorable patrie , c'est pour lui chercher des vengeurs.

“ Ah ! vous en méritez sans doute , lui dit l'inca , en l'embrassant. Je sens

„ vos maux, je les partage. Si je ne
 „ puis les réparer, j'espère au moins les
 „ adoucir. Demeurez parmi nous, il-
 „ lustres malheureux, & que ma cour
 „ soit votre asyle. Hélas ! si j'en crois
 „ des présages qui commencent à s'a-
 „ véner, le tems approche où j'aurai
 „ besoin de votre expérience & de vo-
 „ tre courage. — Ah ! s'écrierent les
 „ caciques, la vie est l'unique bien que
 „ le destin nous laisse : généreux prince,
 „ elle est à toi, & tu peux en être pro-
 „ dige : sans toi, le désespoir en eût
 „ déjà tranché le cours. „

N O T E S.

(a) *Qu'il résolut de nous livrer l'assaut.*]
 Cortès se vit à la tête de deux cents mille
 hommes. Ce n'est donc pas avec cinq cents
 hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il
 prit la ville de Mexico.

(b) *Au fond de son cœur.*] Cortès ayant
 fait cesser l'exécution, Guatimozin vécut en-
 core deux ans. Il finit par être pendu, sur la
 déposition d'un Indien, qui l'accusa d'avoir
 conspiré contre les Espagnols.